

XYZ. La revue de la nouvelle



Le fiancé

Denise Desautels

Numéro 48, hiver 1996

Taches

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4368ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desautels, D. (1996). Le fiancé. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (48), 32-35.

Le fiancé

Denise Desautels

Désormais je connais ce grand effarement d'être vivante, en ayant comme seul soutien précisément le désarroi d'être vivante.

Clarice Lispector,
La découverte du monde

Sous le soleil de six heures, il est encore vivant. Il vient de s'éloigner du bord, calé au fond de son pneu de secours, l'œil taquin, visiblement heureux. Ses mains comme des rames frappant avec force l'eau calme du lac, il s'éloigne à toute vitesse, riant tout seul comme un enfant qui a envie de s'amuser, d'inventer pour lui seul une île au loin. Inaccessible. Heureux sans doute d'être là enfin, libre et amoureux, arrivé tardivement sur la plage, ce samedi-là de juillet.

Elle, attendrie, le regarde s'éloigner, prendre le large, faire semblant de se perdre au milieu d'un lac qu'il ne connaîtrait pas ; elle joue le jeu, amoureuse elle aussi. La vie entière devant elle a un visage, un corps. Devant elle, l'éternité d'une vie entière. Elle joue, comme on joue sérieusement avec un enfant, entre tout entière dans la fiction de l'île au loin, du grand voyage, oui, le regarde s'éloigner, lui faisant au revoir de la main, comme s'il s'agissait d'un dernier adieu.

Pendant qu'il s'éloigne de plus en plus.

L'eau du lac Maskinongé miroite d'une manière insensée. Si elle ne s'était pas éloignée, puis retournée, après son au revoir, elle ne pourrait même plus distinguer, parmi les étincelles de

lumière, cette petite tache sombre que fait au loin le corps de son fiancé, engoncé dans son pneu de secours.

La plage encore chaude est presque déserte. Seuls, quelques jeunes couples arrivés en même temps qu'eux, des amis vers lesquels elle revient s'étendre après avoir joué le jeu, s'y attendent encore.



Sous le soleil de six heures, j'ai dix ans. Légèrement en retrait sur la même plage, le corps allongé, engourdi, j'essaie de me concentrer, de remplir de mots une autre page de mon cahier noir, une de plus, la neuvième, plus ardue que les autres à venir, sous les rayons obliques de ce soleil-là.

La neuvième me résiste, ne vient pas.

Sur les huit premières pages, l'histoire de notre aménagement à la campagne la veille de la Saint-Jean, comme à chaque été, dans le chalet de ma tante, la description des lieux que je connais par cœur, un bulletin météorologique avec, dans la marge, des dessins de soleil ou de pluie, mais surtout, surtout, le moindre détail au sujet du fils aîné de nos nouveaux voisins. Plus de trois pages sur le plus beau des fils, plus âgé que moi de quelques années, un garçon presque sourd, à la démarche lente, auquel mon regard s'accroche dès qu'il met les pieds sur la plage.

« Des jeux d'enfants... des jeux bêtes... un accident... », a dit sa mère à la mienne, une ombre dans la voix.

« Il a la démarche lente des enfants sourds », m'a dit ma mère.

Sur la neuvième page, ce samedi-là de juillet, les mots, ceux qu'il me faudrait alors, fragiles et délinquants, ne viennent pas. Le Bonheur astucieux les tient à distance. Me tient à distance de la mélancolie. De l'éternité vulnérable d'une vie entière. De ces petites flèches qui très tôt atteignent l'âme. Même après

l'hécatombe, toutes ces disparitions soudaines autour de moi, je ne sais pas écrire au sujet de l'âme. Je ne sais ni voir ni penser cet inguérissable de l'âme. Comment on arrive à parler de l'intérieur, après avoir crevé la surface lisse de l'émotion, je n'ai pas encore appris.

Le mot Bonheur fait une tache dans mon cahier noir, ce jour-là de juillet, et je ne comprends pas.

Je ne connais rien de cette langue-là, vertigineuse, qui déplacerait les rayons obliques d'un soleil fou, la plage presque déserte, cet homme seul s'éloignant, si fragile tout à coup, engoncé dans son pneu de secours comme un enfant qui joue, cet homme amoureux que j'avais repéré de très loin, mon regard aussitôt saisi par le balancement désinvolte de son bras gauche, sa tête légèrement penchée, sa démarche lente, au moment où il descendait vers la plage. Elle et lui se tenant par la taille, leurs amis tout autour.

La liberté, l'amour, l'éternité d'une vie entière devant lui.

Mes paupières refermées ne retiennent qu'une image : cette main de la fiancée en arrêt, suspendue dans l'air, à la toute fin de l'au revoir. Au moment de l'irréversible, quand s'achève le beau mensonge de la fiction. Quand le Bonheur se fait insistant et superpose son cercle opaque au-dessus du soleil.

Mes paupières salées, comme si devant il y avait la mer, la neuvième page reste blanche.

Au loin, une tache qu'on ne voit pas.



« Une tache au loin », hurlera ma mère, quand on remontera le corps à la surface ; quand on entendra le cri, l'unique cri de la fiancée. Oh ! cette tragique ironie, si soudaine, si imprévue, dans la voix de ma mère, son cri d'affolée, son cri fou et cependant ironique, se mêlant dans mon souvenir à celui de la fiancée.

Plus tard, je cherche à la retenir, tout près de moi, mes bras l'encerclent, mais ma mère me repousse, ne me voit pas, silencieuse, ma mère s'éloigne, s'en va, court éperdument vers le corps qu'on vient de déposer sur le sable, comme s'il s'agissait d'un autre, du corps aimé, à l'autre bout de la plage, et je la suis, et je cours, effrayée, doublement orpheline tout à coup, ce samedi-là de juillet, pendant que des gens alertés par le cri ou la tache arrivent de partout, viennent se placer en cercle autour du fiancé.